

DIX ANS APRÈS

Rahmat, héros modeste du tsunami en Indonésie

TOUT PEUT ARRIVER

Il pleut des billets à Hong Kong

Ce convoyeur de fonds de Hong Kong a fait tout son trajet tranquillement, pendant une demi-heure. Le problème, c'est qu'il n'avait pas vu qu'une porte était ouverte et que près de 15 millions de dollars de Hong Kong en billets (1,6 million d'euros) s'étaient envolés. Derrière lui, par contre, tout le monde l'a bien vu. Piétons, chauffeurs de taxi et automobilistes se sont rués sur les billets, bloquant la circulation. Mais la police a prévenu, il faudra les rapporter. Les garder, c'est du vol. Même si on dit que c'est le Père Noël ?

Scandale à la Scala

À la Scala de Milan, le grand pianiste Daniel Barenboïm venait de commencer à interpréter une sonate de Schubert quand des flashes d'un appareil photo ont strifié plusieurs fois l'obscurité. Ni une ni deux, le maestro s'est arrêté et s'est dirigé vers la spectatrice qui n'était pas à son coup d'essai : « Madame, j'essaie de vous donner le meilleur, mais vous ne le respectez pas ! Je vous l'ai dit à chaque concert, la première fois sur le ton de la plaisanterie, mais maintenant c'est sérieux. » Le reste du public a applaudi.

Des histoires à sentir dans le cercueil

L'installation a été créée aux Pays-Bas et va tourner en Europe. Le spectateur rentre dans un cercueil (photo) et, pendant cinq minutes, dans le noir, des odeurs et des sons lui racontent les derniers instants d'illustres personnages. Par exemple, pour Whitney Houston qui s'était noyée dans la baignoire de son hôtel après avoir consommé des drogues, tout commence par une odeur de chambre d'hôtel incarnée par un nettoyant, puis celle du cannabis, de l'huile d'olive qu'elle utilisait dans son bain, de son parfum, le tout au son de sa voix et de bruits de salle de bain. Un peu macabre, non ?



Texte et photo : Corinne BOURBEILLON.



Le 26 décembre 2004, Rahmat a sauvé les 500 habitants de son village de l'eau noire du tsunami. Dix ans après, il vit toujours avec sa famille à Lambaro Neujid, dans la province indonésienne d'Aceh. Avec 167 000 victimes, c'est la région la plus touchée par la vague meurtrière, qui a fait plus de 230 000 morts dans l'océan Indien.



Rahmat, dans sa nouvelle maison, avec sa femme et l'un de ses enfants... Et la machine à coudre obtenue par une ONG.

Banda Aceh. De notre envoyée spéciale

« Je m'en rappelle comme si c'était hier, confie Rahmat. C'était un dimanche gris et pluvieux. À 8 h, j'étais dehors, devant la maison, quand il y a eu un très fort tremblement de terre. » Il ne le sait pas, mais la magnitude dépasse 9 sur l'échelle de Richter. Son village, Lambaro Neujid, se trouve dans une vallée de rizières, entourée de petites montagnes. On est dans le nord-ouest de l'île indonésienne de Sumatra, à quelques kilomètres à l'ouest de la ville de Banda Aceh. C'est la zone habitée la plus proche de l'épicentre du séisme qui a déclenché le tsunami du 26 décembre 2004.

Quand la terre cesse de trembler, il se précipite dans sa petite maison en bois. Sa femme et sa petite fille Sifa, à peine âgée d'un an à l'époque, vont bien. Ils entendent comme des détonations, dans le lointain. « On a pensé que c'était une patrouille de soldats. On a eu peur d'un contrôle,

alors on a pris nos cartes d'identité avant de sortir. » Rahmat et Lia ignorent alors que ces bruits sourds sont un effet secondaire du séisme. À l'époque, la région d'Aceh est une zone de conflit entre l'armée indonésienne et les rebelles du mouvement séparatiste du Gam. Une guerre qui dure depuis vingt-neuf ans et a fait 15 000 victimes, principalement des civils.

« Juste après, tout le village s'est précipité à la mosquée, pour prendre des nouvelles des autres et pour prier. De là, on aperçoit la mer, à quelques centaines de mètres... » Le littoral est à cet endroit formé de mangroves, l'eau se mêle à la végétation. « Je suis le premier à avoir vu la vague, au loin. Elle était noire, très haute. Tout le monde s'est mis à paniquer, à crier que c'était la fin du monde ! »

Rahmat est le seul à comprendre ce qu'il voit. « J'avais lu un livre sur le Japon, qui parlait des tsunamis. J'ai dit aux autres que c'était un phénomène naturel, pas une puni-

tion divine. Je les ai tous obligés à courir, le plus vite possible, vers les hauteurs derrière les rizières... » Grâce à sa présence d'esprit, il n'y a eu qu'un seul mort sur les quelque 500 habitants, un vieil homme qui ne pouvait pas marcher.

« Il y avait des corps partout »

Rahmat et ses voisins resteront trois jours dans la forêt, au-dessus du village dévasté, avant d'être secourus et transférés dans des camps de réfugiés. « L'eau a commencé à refluer dans l'après-midi. Alors, je suis descendu avec d'autres pour voir les dégâts et chercher à manger. On n'a eu qu'à se baisser : il y avait plein de poissons dans les champs. On a ramené des noix de coco pour boire. » Ils découvrent aussi les morts, par dizaines, au milieu des débris. « Il y avait des corps

partout. Transportés sur plusieurs kilomètres par l'eau, depuis la ville et d'autres villages... »

Dix ans après, Rahmat, vit toujours à Lambaro Neujid. À 41 ans, il cultive des piments et mène une vie modeste avec sa femme Lia, 35 ans, et leurs trois enfants – une fille et deux garçons, âgés de 11, 8 et 4 ans. Leur maisonnette jaune au milieu des rizières d'un beau vert tendre a été reconstruite après le désastre, grâce à l'immense élan de solidarité venu du monde entier. « On nous a aidés à rebâtir 120 maisons en dur. C'est mieux que notre ancienne maison en bois. On l'avait retrouvée en miettes... dans un arbre ! » Il sourit, comme pour dédramatiser le cauchemar qu'il a vécu.

Rahmat ne se considère pas comme un héros. « J'avais une connaissance que les autres n'avaient pas. Maintenant, les gens savent quoi faire en cas de tsunami. » Le long de la route qui traverse le village, des panneaux représentant une vague indiquent le chemin d'éva-

luation le plus rapide vers les hauteurs. La crise post-tsunami a aussi apporté la paix : le Gam et le gouvernement ont signé la trêve, moins de huit mois après la catastrophe.

Mais Rahmat a un peu de mal à se projeter dans l'avenir. « Avant, j'étais employé dans un magasin, j'avais des revenus stables. Après le tsunami, je suis devenu agriculteur, mais les récoltes, ça varie d'une année sur l'autre. Je gagne à peine de quoi faire vivre la famille... » Sa femme complète les revenus en confectionnant des foulards qu'elle vend au marché. « L'ONG Plan International m'a donné une machine à coudre, en 2005. Elle fonctionne toujours. »

Tous deux s'estiment plus en sécurité dans leur village, qui compte aujourd'hui quelque 700 habitants, qu'en ville à Banda Aceh. « Il y a eu tant de morts, là-bas. Nous, ici, on pourra toujours se sauver. »

LE CHAMPION

Gary Chaynes, l'étoffe d'un Breton ivoirien

Abidjan (Côte d'Ivoire). De notre correspondante

Ses amis l'appellent « Champion ». Avec sa gueule d'ange et son incroyable ascension dans le milieu du rallye, Gary Chaynes, sacré deux fois vainqueur du championnat de Côte d'Ivoire et champion d'Afrique 2014, vaut bien ce titre.

Ces succès sont venus couronner un parcours agité, perturbé par les crises politiques successives que lui réserva son pays d'élection, la Côte d'Ivoire. « Je me sens Ivoirien. La France est trop stricte pour des gens comme moi. Ici, je suis libre », dit-il avec sérieux.

Pas le retrait des expatriés

Né à Plomeur d'une mère bretonne originaire de Bannalec et d'un père tourangeau, Gary quitte la Bretagne à 2 ans, direction Abidjan. Ses parents partent reprendre un restaurant français, qui sera détruit par des militaires en 2003.

De son côté, Gary n'est pas un élève modèle. « Je m'ennuyais tellement. J'étais décalé par rapport aux autres. » C'est le moins que l'on puisse dire. Gary va parfois au collège à cheval. Puis n'y va plus. À 13 ans, il conduit déjà, se fait surprendre par une amie de sa mère, en ville, avec une voiture qu'il a louée à la journée. « Aujourd'hui encore, je ne sais même pas s'il a son permis... », plaisante sa mère Viviane. Un côté gentil caïd qui lui a attiré la



Gary Chaynes, 27 ans, est aujourd'hui champion d'Afrique des rallyes.

protection de ses voisins et des petits commerçants de son quartier, lors des épisodes violents que traverse la Côte d'Ivoire. « Il leur rendait visite fréquemment, il connaissait tout le monde », explique un gardien de sa résidence.

Un comportement qui tranche avec l'habituel retrait des expatriés ; « les blancs qui ferment leur vitre en voiture parce qu'ils ont peur qu'un mendiant vienne leur parler, ce n'est pas mon truc », confirme-t-il.

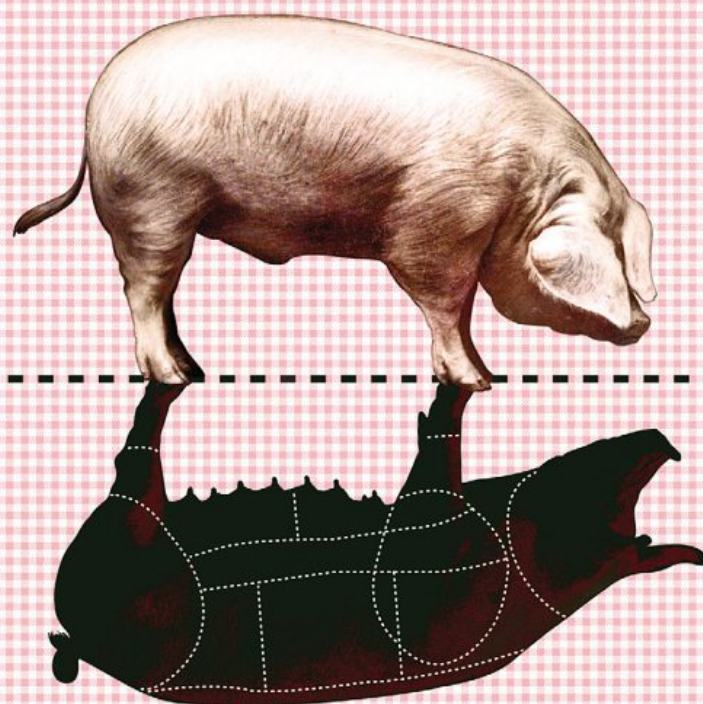
Son truc à lui, le rallye automobile, est devenu un investissement à pleintemps il y a cinq ans, après la mort de son père d'une crise cardiaque. « C'est devenu un challenge. Gary a voulu lui prouver qu'il y arriverait », résume Viviane.

Dès ses débuts, Gary, épaulé par un copilote coiffeur, montre ses prédispositions, peu échaudé par les pistes poussiéreuses et défoncées qu'il arpente à la périphérie d'Abidjan depuis son enfance. Les mémoires, principalement des amis de la famille, mettent la main à la poche pour le porter au championnat d'Afrique, qu'il remporte dès sa première participation.

Une expérience unique. « Au Kenya, on s'est fait barrer la piste par des éléphants... », se souvient-il émerveillé. Mais cela a un coût : 600 000 € par an. Une somme qu'il n'est pas sûr de pouvoir réunir pour l'édition 2015.

Solène CHALVON.

ÉCOMUSÉE DU PAYS DE RENNES



LE COCHON

Une histoire bretonne

Exposition temporaire jusqu'au 30 août 2015

